

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 33

Artikel: Porquiè lo bétion a Galoubet ne medzivé pas : onna vilhie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON*Quadrille alpestre.*

Le concours international de musique a attiré à Lausanne une grande multitude de visiteurs étrangers. Notre ville avait arboré sa tenue de fête et le comité d'organisation avait l'espérance que tous remportent de leur trop court passage dans notre capitale vaudoise le souvenir le plus agréable.

En dehors des membres des sociétés concurrentes, un grand nombre de touristes avaient profité des facilités qu'accordaient à cette occasion les compagnies de chemin de fer. La plupart de ces visiteurs, peu familiarisés sans doute avec les voyages, faisaient montrer, dans leurs appréciations sur notre pays, d'une amusante naïveté.

Je me trouvais avec une troupe de ces touristes occasionnels dans un des wagons du funiculaire Lausanne-Signal. La voiture était bondée; on s'empilait sur la plateforme avant.

— Ben, dit une jeune dame, à côté de moi, ce qu'il grimpe ce funiculaire !! Cette colline monte encore plus raide que la butte Montmartre !

— Oui, fit un autre, pensez donc si le câble allait casser !

Et aussitôt tous les voyageurs se mettent à discuter des conséquences et du degré de probabilité d'un tel accident.

Celui-ci ne se produisit heureusement pas et nous arrivâmes sans encombre à destination. Tous s'en furent sur l'esplanade du Signal. Leur Joffan en main, les voyageurs contemplaient le panorama splendide, sans en paraître autrement impressionnés, quand l'un d'eux s'écria :

— Oh ! voyez ! de la neige !

Ce fut un cri général :

— De la neige ! Où ça ?

Et celui qui, le premier, avait eu le bonheur d'apercevoir les glaciers des Diablerets et du Muveran, de les montrer triomphalement à ses compagnons qui ne cessaient de répéter, comme ne pouvant croire à la réalité d'une chose aussi extraordinaire :

— Non, mais, c'en est vraiment, de la neige ?

Quelqu'un demanda les noms des montagnes qu'on voyait et aussitôt l'un des touristes — qui connaissait le pays — procéda à la présentation.

Ce fut une salade extraordinaire de noms de montagnes, tant de celles qu'on peut, que de celles qu'on ne peut pas apercevoir du Signal.

5 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

D'Yverdon à Londres, en barque.

A PRÈS avoir séjourné trois jours à Rotterdam, voyant que le vaisseau sur lequel nous devions passer en Angleterre ne mettrait pas à la voile de quelques jours, suivant les apparences, à cause des vents contraires, un de nos messieurs et moi fîmes la partie d'aller à La Haye. On trouve à un coup de pistolet hors de la ville de Rotterdam un canal qui va jusqu'à Delft, sur lequel il part toutes les heures un bateau pour cette dernière ville, qu'il y ait des passagers ou non. Ce bateau est tiré par un cheval qui va toujours le grand trot. On y est fort bien; il y a une grande chambre assez propre où l'on a des bancs rembourrés et une grande table. Si l'on veut être en particulier, on peut avoir une petite chambre séparée, mais il faut alors donner quelque chose de plus. On peut voyager très commodément presque par toute la Hollande de cette façon-là, et cela en très peu de temps, et pour peu de chose. Nous nous mîmes donc sur

A l'annonce du cicéron, le Moléson prit place immédiatement aux côtés des Rochers de Naye; les Diablerets supplantaient les Tours d'Aï; le Grand Muveran prit le nom de la Dent de Morcles; enfin le Mont-Blanc, caché derrière une triple épaisseur de nuages, et les Dents du Midi — que nous cache le Grammont — prirent également part au défilé de la troupe alpestre.

Souriant de ce chassé-croisé inaccoutumé de nos sommets, je m'en fus, songeant involontairement qu'il serait — de cette façon — facile de répondre au vœu du président de certaine société étrangère qui demandait à un ami de Lausanne de « lui préparer un itinéraire permettant » d'aller en un seul jour aux Rochers de Naye et au Mont-Blanc, avec retour par Neuchâtel. »

BERT-NET.

Quelle fête ! — Information découpée dans une gazette de tout repos.

Il s'agit d'une paysanne qui vient d'atteindre, en bonne santé, son centième anniversaire : « Demain, assure notre vertueux frère, tous les habitants du village tèteront leur vénérable concitoyenne. »

PORQUIÈ LO BÉTION A GALOUBET**NE MEDZIVÉ PAS**

Onna vilhie.

GALOUBET, de M***, avâi atsetâ on cayenet à la fâirè dè Cossené, que l'est onna rude bouna fâirè por ellia martchandi, et c'etâi pardî on bravo bétion.

Lo premi dzo que la Jeannette l'ai porta à medzi, lo caion ne fe pas état dè vouâti son bairè et la fenna sé peinsa que la pourra bîte s'einnoïve et que n'avâi pétêtr pas accoutema dè medzi tota soletta.

Mâ lè dzo d'après, c'etâi adè lo mîmo commerce ; pas petout la Jeannette avâi vouedi la mitra dein l'audzo, lo caion coudessai bin l'ai plianta, lo mor, m'a ye brassâvè, fasâi dou ào trâi remauffâiès et n'ein volliâvè rein mé.

Assebin la Jeannette ne l'ai compreniâi rein. L'avâi bio passâ la racilletta dein l'audzo po dôuta la paille et écliaffâ le truffâs boulâtés dein sa man, lo cayenet fasâi adè lo gormand.

Tot parâi cosse inquiâtavè Galoubet, qu'avâi pourâi dè vairâ crêvâ son bestia.

Assebin, l'allâ consultâr le martsau qu'etâi on bocon vitérinaire et que l'ai de :

— Eh bin crie mè quand la Jeannette lâi portera !

un de ces bateaux. Nous eûmes même le plaisir de voir, en chemin faisant, deux ou trois fort jolis villages et plusieurs belles maisons de campagne.

...Nous employâmes le 10^e de mai à voir La Haye, qui est certainement le plus beau village ou le plus beau bourg du monde. C'est la résidence de presque toute la noblesse, ainsi que des ambassadeurs et ministres étrangers, et c'est là que se tiennent les assemblées des Etats généraux. Les rues sont larges, longues et toutes tirées au cordeau. Le Palais, quoique bâti à l'antique, est magnifique... Nous aurions été charmés de faire un plus long séjour à La Haye pour en mieux voir toutes les beautés; mais nous craignions que le vaisseau sur lequel nous devions passer en Angleterre et sur lequel nous avions déjà fait transporter nos malles, ne parît sans nous. Ce qui fit que nous retournâmes le lendemain à Rotterdam.

Le 12^e de mai, nous nous embarquâmes sur une sloupe anglaise, qui est un bâtiment à deux mâts. Comme le vent ne nous était pas favorable, nous fûmes obligés de faire le tour de l'île de Vorn et de passer à Helvoet-Sluys, où nous jetâmes l'ancre le 13. Notre capitaine y mit pied à terre pour faire quelques provisions. J'y allai avec lui. Après qu'il eut fini ses emplettes, nous retournâmes à bord. On leva l'ancre et on mit à la voile. Le vent ne nous servait presque point, il n'y avait que la marée qui par son retrait nous fit avancer. Étant éloignés de

lè cein que firont. Lo martsau s'ein va dein lo boiton et cein se passe tot coumein devant.

— Eh bin ? dit Galoubet.

— Ah ! ma fâi ! cein ne m'ebayé diéro, se clia pourra bîte ne medze pas !

— Et que lâi ia-te ?

— Lâi ia que ta fenna est trâo coffo et que lo caion s'ein dégottè !

Nos bobonnes. — Pétronille, voici le cinquième objet d'art que vous cassez depuis trois jours. Je suis obligée de vous remercier.

— Il n'y a pas de quoi, Madame.

Abréviation. — Comment M. Total, employé aux écritures dans une grande administration, répond à une invitation pour lui et ses trois filles ainées.

« J'accepte avec plaisir votre aimable invitation pour moi et mes trois filles :

Henr
Jul
Mar

POUR UNE FEMME !...

Extrait d'un vieil almanach du *Messager boiteux*, datant de 1809, et qu'un de nos lecteurs a eu l'amabilité de nous communiquer.

Epitaphe.

Traduite du latin.

La femme qui gît sous ce *monticule* naquit certainement sous une étoile peu favorable...

Et pourquoi ? me dis-tu.

C'est qu'elle a eu *cnze* maris, qui tous ont légitimement partagé sa couche, et qu'elle les a tous perdus, l'un après l'autre sans qu'on sache à qui en est la faute.

Chaque mois de l'année lui fut funeste quand elle voulut se marier.

Dieux puissants ! lorsque le temps viendra pour moi de conduire une compagne dans le lit nuptial, accordez-nous un meilleur sort !

Autant elle a eu d'époux, autant je consacre de vers à son épitaphe. Et voici le dernier, qu'elle mérite à juste titre :

« Femme qui ne peut garder aucun mari fait de mourir ! »

Note. — Cette femme aux onze maris était une bourgeoisie de Bâle, nommée Dorothée Werner, qui mourut de la peste en 1564 ; et le prêtre qui lui a fait cette épitaphe en onze vers s'appela

plus d'une lieue de terre, nous vîmes dans la mer un chien qui combattait contre la mort; notre capitaine en eut pitié; il ordonna à quelques matelots de l'aller prendre avec la chaloupe. Il se trouva être un barbet blanc tout à fait gentil, que notre capitaine fut charmé d'avoir.

Le 14, le vent nous devint entièrement contraire, soufflant nord-ouest, ce qui nous obligea de louoyer tout le jour. Pendant la nuit, qui était fort obscure, un gros bateau de pêcheurs, dont les matelots étaient apparemment endormis, vint à pleines voiles heurter le côté de notre bâtiment, où il mit tout l'équipage en alarme; mais il ne nous fit point d'autre mal que de nous causer une grande peur.

Le 15, sur le midi, il s'éleva un joli vent du sud qui nous fit avancer plus de 10 lieues en moins de 6 heures; mais sur le soir, un vent du nord qui se mit en campagne nous fit plutôt reculer qu'avancer.

Nous eûmes le 16 un temps et un vent si favorables que nous découvrîmes sur le soir les côtes d'Angleterre. Mais pendant la nuit un vent de nord-ouest fort violent nous rejeta sur celles de Hollande. Il continua tout le lendemain 17 de mai. Nous souffrîmes fort de la mer qui était fort haute, surtout nous qui ne la connaissons pas et qui n'étions pas accoutumés de danser à la mode. Je fus bien malade ce jour-là et il me fut impossible d'avaler quoi que ce soit. Sur le soir, le vent tourna à l'est,